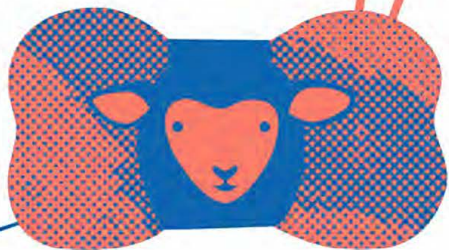




L'INCROYABLE HISTOIRE DU MOUTON QUI SAUVA UNE ÉCOLE

Tricotée par
Thomas Gerbeaux
et Pauline Kerleroux



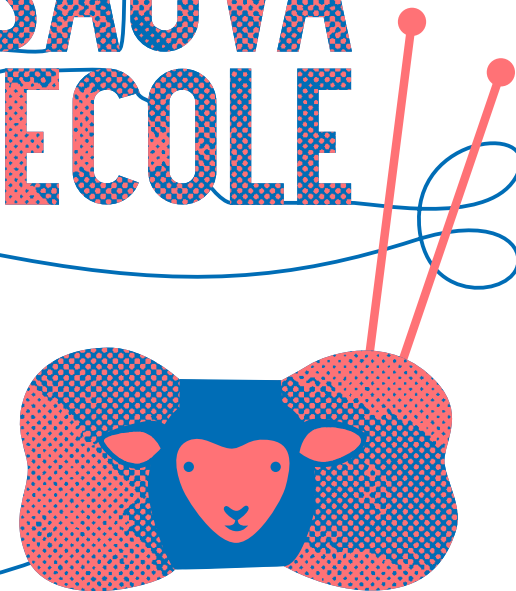
© La Joie de Lire

**L'incroyable histoire du mouton
qui sauva une école**



L'INCROYABLE HISTOIRE DU MOUTON QU'IL SAUVA UNE ÉCOLE

Tricotée par
Thomas Gerbeaux
et Pauline Kerleroux



© La Joie de Lire

À nos filleuls
À Jeanne



L'ÎLE AUX MOUTONS

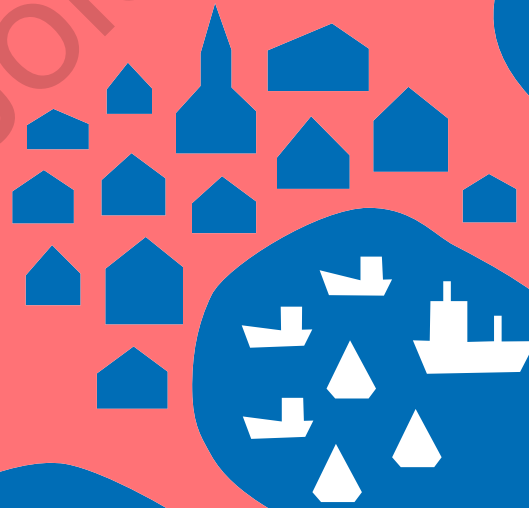
47°N 4°O

ÉTANG
DES DISPARUS

MOUTONVILLE

POINTE DES
CORSAIRES

PLAGE DES
NAUFRAGÉS



© La Joie de Lire

Cette histoire est vraie,
les journaux en ont parlé.

Le jour où le ministre décida qu'il y avait trop de classes.

Le puissant ministre de l'Éducation nationale ne trouvait jamais de position confortable. Il n'était pas grand, pourtant il se cognait tout le temps. Il n'était pas maigre, pourtant il avait toujours froid. C'était comme ça. Été comme hiver, le ministre avait froid.

Il portait des vêtements hors de prix, parce qu'il pensait qu'un ministre devait porter des habits de ministre. Mais il ne trouvait jamais de vêtements à sa taille. Et quand il enfilait une nouvelle chemise ou un nouveau pantalon, il disait toujours la même chose, « ça gratte ». Le ministre n'était pas seulement maladroit et frileux ; il avait aussi la peau fragile.

Quand il ne se cognait pas, qu'il ne tremblait pas, qu'il ne se grattait pas, le ministre s'occupait en toussant, en râlant,



en trébuchant ou en grognant. Personne ne l'avait jamais vu sourire.

Le ministre allongea le bras vers le gros téléphone posé au bout de son immense bureau et appuya sur un bouton. Une sorte de craquement sortit du haut-parleur.

— Allô ? dit le ministre. Mademoiselle Malbert ? Allô ? Allô ?

Il n'y eut aucune réponse.

— Vous m'entendez, mademoiselle Malbert ? Allez-vous répondre, oui ou non ?

Le haut-parleur diffusa un bip et la voix claire d'une jeune femme dit :

— Bonjour, monsieur le ministre, quel plaisir de vous entendre.

— Les conseillers. Dans mon bureau. Tous. Maintenant. Bonjour, répondit le ministre.

Il n'était jamais à l'aise lorsque les gens étaient trop aimables, et mademoiselle Malbert était une personne délicieuse.

Parce qu'il n'y avait plus beaucoup d'argent dans les caisses du ministère de l'Éducation, le ministre avait décidé que chaque classe devrait désormais compter au minimum

trente élèves. C'est pour leur annoncer cette idée brillante qu'il avait réuni tous les conseillers.

— Que fera-t-on des classes de moins de trente élèves ? demanda l'un des conseillers.

— Elles fermeront ! répondit le ministre, en faisant claquer son stylo-plume contre le bois de la table.

Puis il se leva et quitta la salle en marmonnant.

— On ferme tout et on fait des économies. Les élèves changeront de classe, c'est pas la mer à boire.



Sur l'île aux Moutons aussi, on préparait la rentrée. Cela n'était pas très compliqué. L'école ~~n'était pas très grande~~ était minuscule et n'avait qu'une seule classe où tous les élèves, grands et petits, apprenaient ensemble. C'était souvent comme ça sur les petites îles et l'île aux Moutons était une petite île. Plus précisément, une île de plus en plus petite. Les uns après les autres, les habitants étaient partis travailler sur la Terre Ferme. Il ne restait plus que deux familles de pêcheurs et une poignée de fermiers, tous éleveurs de moutons. On racontait qu'il y avait davantage de moutons que d'êtres humains sur l'île, et c'était vrai.

Les seuls commerces encore ouverts étaient la boulangerie, le café et le magasin de pêche. En plus des lignes, hameçons et cordages, le magasin de pêche vendait des souvenirs et des vêtements de marin. Il y avait aussi la maîtresse et le « vétérinaire », que l'on appelait ainsi depuis que le vétérinaire avait été élu maire du seul village de l'île, Moutonville.

— Pousse pas, gros bousier, tu vas me faire tomber !

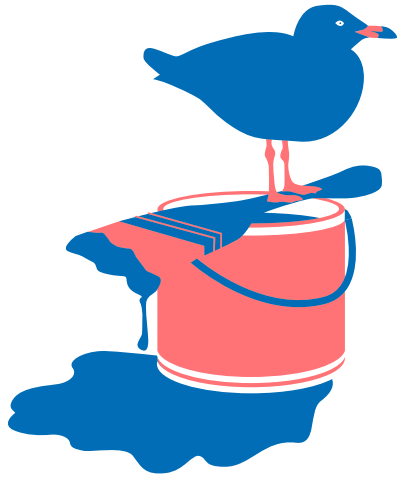
— Maaaman y a un caillou dans ma chaussure.

— C'est quoi la différence entre un coq et un poulet ?

— C'est quand qu'on mange ?

Les enfants de l'île remontaient en troupeau la petite rue qui reliait le port à la place de Moutonville. Ils portaient de grands sacs en plastique. Tôt le matin, ils avaient pris le bateau en direction de la Terre Ferme. Comme tous les ans à la fin des vacances, une sortie avait été organisée pour acheter les livres et fournitures scolaires que mademoiselle Badaoet, la maîtresse, avait inscrits sur la liste des fournitures.

Avant de devenir maîtresse de l'école de Moutonville, mademoiselle Badaoet y avait été élève, du CP au CM2.



Certains disaient qu'elle avait redoublé le CM1 mais ce n'était pas vrai, elle avait toujours très bien travaillé.

Perchée sur un escabeau, mademoiselle Badaoet était occupée à repeindre les fenêtres de la classe lorsque les enfants passèrent devant l'école.

— Bonjour, les enfants.

— À lundi, maîtresse !

Si l'été était délicieusement doux, l'hiver pouvait être rude sur l'île aux Moutons. Le vent, la pluie, les embruns abîmaient tout. Alors tous les ans, avant la rentrée, la maîtresse repeignait la petite école de Moutonville.

LUNDI

Le jour où Bouche-Cousue ferma l'école de Moutonville.

Chaque premier jour d'école, l'inspectrice d'académie prenait le bateau et se rendait à Moutonville pour assister à la rentrée. Rien ne l'obligeait à visiter l'île le jour même de la rentrée mais elle était tenue d'inspecter chaque classe du département au moins une fois par an. Or l'inspectrice avait le mal de mer. En voyageant début septembre, elle était assurée de ne pas avoir à affronter de tempête.

Tous les élèves étaient alignés, deux par deux, dans le jardin de l'école. Les plus grands attendaient patiemment, en regardant la mer, juste en contrebas, ou en mettant un doigt dans leur nez – parce que c'est rigolo, hein ? Les plus petits, un peu inquiets, faisaient des signes aux mamans restées derrière le portail.

— Bonjour à tous et bienvenue à Martin et Hermine, nos nouveaux CP ! dit la maîtresse.

— Bonjour-mademoiselle-Badaoet-et-bonjour-Martin-et-Hermine-nos-nouveaux-CP ! répondirent les enfants.

— Mademoiselle, y a Peyo qui fait que me tirer la langue, dit une petite fille. La maîtresse fit semblant de ne pas entendre et ouvrit en grand la double porte qui menait à la classe.

Une fois en classe, les élèves allèrent s'asseoir à leur place. Le premier rang était réservé aux deux CP et aux quatre élèves de CE1. Les CE2 étaient assis juste derrière. Les grands du CM étaient tout au fond de la classe.

— Nous allons faire l'appel, dit la maîtresse. Levez le doigt lorsque vous entendez votre nom.

L'un après l'autre, les élèves levèrent la main. L'inspectrice, qui était une petite femme stricte, toujours habillée de gris, prit place au fond de la classe et enfila une paire de grosses lunettes dont les branches en plastique avaient depuis longtemps jauni. Chaque fois qu'un élève répondait présent, ses lèvres bougeaient en silence.

— Très bien, continua mademoiselle Badaoet, une fois l'appel terminé, nous allons pouvoir commencer.

— Un instant, dit l'inspectrice, où est le trentième élève ?

Depuis plus d'une heure, la maîtresse, l'inspectrice et le vétérinaire étaient enfermés dans l'unique bureau de la mairie, dont la porte donnait sur la salle des mariages.

— Mais enfin, répétait le vétérinaire, c'est ridicule. Vous n'allez pas fermer l'école parce que notre classe n'a que vingt-neuf élèves !

— Cette loi est faite pour les grandes écoles, qui ont plusieurs classes, pas pour nous, ajouta la maîtresse.

L'inspectrice ne voulut rien entendre. Elle sortit de son cartable en cuir noir une lettre envoyée par le ministère de l'Éducation. Une phrase avait été surlignée au feutre orange fluo : **Toute classe doit compter trente élèves ou plus.**

— C'est comme ça. Il ne vous reste plus qu'à envoyer vos enfants en pensionnat. Il y en a de très bons sur le continent. Je vous enverrai les adresses.

— Et moi, qu'est-ce que je vais devenir ? demanda la maîtresse en tremblant.



— Rassurez-vous mademoiselle Badaoet, répondit l'inspectrice, le ministère vous trouvera un poste. C'est la chance de votre vie, vous allez enfin pouvoir quitter votre île !

Mademoiselle Badaoet resta sans voix. Elle n'avait aucune envie de quitter son île.

— Maintenant, continua l'inspectrice, je vous prie de m'excuser. Le bateau part dans dix minutes.

Rassemblés dans la salle des mariages, les enfants attendaient en silence le retour de leur maîtresse. L'inspectrice sortit en premier.

— Au revoir madame, dit un petit garçon. À l'année prochaine !

L'inspectrice s'arrêta, regarda les enfants et quitta la pièce sans un mot.

— Pourquoi qu'elle répond pas, cette bouche-cousue ? demanda un garçon du CM2.

L'expression fit rire les élèves pour qui, désormais, l'inspectrice s'appellerait Bouche-Cousue.

Lorsque le vétérinaire et la maîtresse sortirent du bureau, ils avaient l'air un peu tristes. La maîtresse fit signe aux enfants de se lever et ils retournèrent à l'école en se tenant la main, deux par deux.

La classe se déroula normalement mais, le soir, tous les habitants de l'île se réunirent à la mairie, où les avaient appelés la maîtresse et le vétérinaire. Ce dernier se tenait debout face à l'assemblée. Tout maire qu'il était, il n'avait jamais été très à l'aise lorsqu'il devait parler en public.

— Ce matin, dit-il, l'inspectrice nous a rendu visite, comme à chaque rentrée. Elle a compté les enfants et a décidé de... disons... eh bien de fermer l'école. Voilà.

— C'est absurde, dit une maman. Il n'y a pas de raison.

— Elle est très bien notre école, ajouta un papa.

Le vétérinaire montra aux familles la photocopie qu'avait apportée Bouche-Cousue.

— D'après cette nouvelle loi, dit-il, les classes doivent avoir au minimum trente élèves. En-dessous, elles ferment et les enfants changent de classe ou d'école.

— Mais nous, on est une île, on n'a qu'une seule école ! Il n'y a qu'à appeler le ministère, ils comprendront, dit un papa.

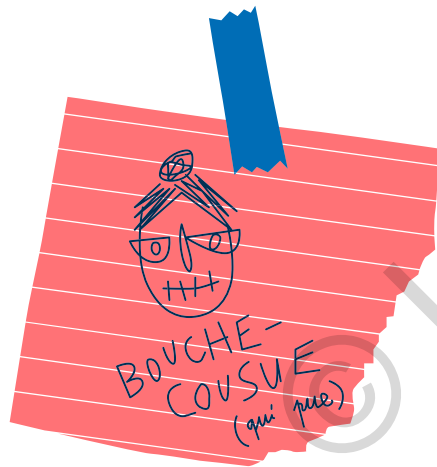
— C'est ce que j'ai fait, répondit le vétérinaire, mais ils n'ont rien voulu entendre. Île ou pas île, pour eux c'est pareil.

— Oooh, firent les habitants, déçus.

— Mais attendez, poursuivit le maire. J'ai obtenu un rendez-vous au bureau du ministre. Je vais à Paris, demain !

— Aaah, firent les habitants, rassurés.

Tout le monde sur l'île savait que le maire était un bon maire et qu'il ferait tout pour sauver l'école. Sa propre fille y était inscrite. Il l'élevait seul depuis qu'une méchante vague avait emporté son épouse et il n'imaginait pas vivre loin de son unique enfant.



MARDI

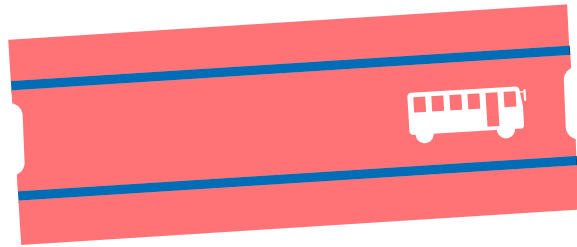
Le jour où le vétérinaire retra de Paris avec une mauvaise nouvelle.

Le lendemain, le vétérinaire quitta l'île de très bonne heure. Pour rejoindre Paris, il fallait d'abord prendre le ferry-boat, le bateau qui faisait la liaison avec la Terre Ferme, puis l'autocar jusqu'à la gare la plus proche et enfin le train, jusqu'à la capitale. C'était un long voyage et le vétérinaire avait prévu de faire l'aller-retour dans la journée.

Sur l'île aux Moutons, comme tous les mardis, les enfants allèrent à l'école, les pêcheurs pêchèrent et les moutons broutèrent. Mais en fin d'après-midi, une petite foule se forma sur le port de Moutonville.

— Il ne va pas tarder, son train arrivait à 17h43, dit quelqu'un.

— Qu'est-ce que tu en sais ? répondit un autre habitant. Il est peut-être en retard. Les trains sont toujours en retard.



— Le voilà, dit la petite Jeanne, le voilà !

La fille du vétérinaire venait d'apercevoir le bateau, qui pourtant n'était qu'un point sur l'horizon. Le navire franchissait l'une après l'autre les vagues qui le séparaient de l'île. Jeanne avait du mal à tenir la laisse de son chien Jean-Pierre, qui exprimait en gémissant l'impatience de retrouver son maître.

— Quelqu'un a des jumelles ?

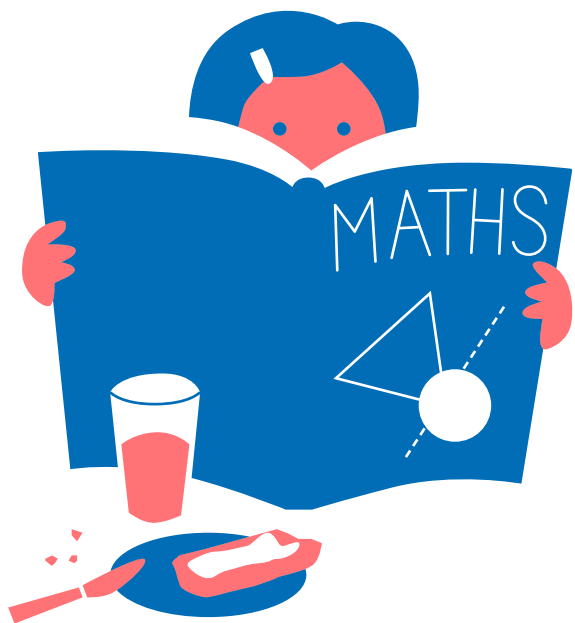
— Oui, moi !

— Alors, tu le vois ? Il a l'air content ?

— Non, je ne le vois pas, il doit être dans la cabine.

À mesure que le bateau s'approchait du port, l'excitation montait. Tous voulaient entendre la bonne nouvelle. Ils étaient certains que leur maire avait trouvé les mots pour convaincre le ministre de garder ouverte l'école de Moutonville. Mais quand enfin le bateau toucha le quai, que le vétérinaire sortit de la cabine et leva les yeux vers le petit groupe, les habitants comprirent que le rendez-vous avec le ministre n'avait servi à rien.

L'école allait fermer.



Ce soir-là, Jeanne fit ses devoirs sur la table du jardin. C'était encore l'été, les soirées étaient douces et le soleil se couchait tard. Le chien Jean-Pierre dormait sur le pas de la porte, sans s'occuper du mouton qui broutait l'herbe du jardin.

Ce mouton, qu'on appelait Vincent, avait toujours eu un faible pour Jeanne et le vétérinaire. Il franchissait si souvent les vieilles planches qui faisaient office de clôture,

entre leur maison et la ferme d'à côté, qu'il faisait presque partie de la famille. Comme un second chien.

Vincent s'approcha de Jeanne et posa sa grosse tête sur les genoux de la petite fille.

— Pousse-toi Vincent, dit Jeanne, tu m'embêtes.

— Mèèèè, répondit le mouton en frottant son museau sur le ventre de Jeanne.

— Mais t'as qu'à les faire toi, mes devoirs !

— Mèèèè, répondit Vincent.

— Mais quoi ?

— Mèèèè.

— Y a pas de mais ! Si tu travaillais un peu au lieu de passer tes journées à brouter, tu pourrais m'aider à faire mes devoirs.

Puis Jeanne se tourna vers son père, qui était occupé à remplir une grille de mots croisés.

— Papa, tu crois que Vincent pourrait venir à l'école avec moi demain ?

— Pourquoi pas, poupée, répondit le vétérinaire. Pourquoi pas...



MERCREDI

Le jour où arriva le trentième élève.

Ce mercredi matin, tous les enfants étaient en classe. À Moutonville, on avait cours le mercredi matin. Et puis chaque jour d'école serait peut-être le dernier, il ne fallait pas rater ça.

La classe venait de commencer lorsque la porte s'ouvrit. Le vétérinaire entra. Il portait un mouton dans ses bras.

— Mademoiselle Badaoet, les enfants, je vous présente notre trentième élève. Il s'appelle Vincent et entre en CP.

— Mais, c'est un mouton ! dit la maîtresse.

— Et alors, dit le vétérinaire ? C'est un élève et c'est tout ce qui compte. Il a 16 mois. En âge mouton ça fait à peu près 6 ans, l'âge du CP. Je vais demander à l'inspectrice de recompter nos élèves et tout rentrera dans l'ordre.

— Bon, dit la maîtresse après un long silence. Bienvenue à l'école, Vincent !

— Mèèèè, répondit Vincent, en allant s'installer au fond de la classe.



Bouche-Cousue avait accepté de revenir sur l'île pour recompter les élèves. Le vétérinaire alla l'accueillir à sa descente du bateau.

— Vous allez voir, dit-il à l'inspectrice, un nouveau est entré en classe. Nous avons maintenant trente élèves.

— Est-ce un garçon ou une fille ? demanda l'inspectrice.

— C'est un garçon.

— Et comment s'appelle-t-il ?

— Vincent.

Ils arrivèrent à l'école peu après la récréation. Les élèves étaient occupés à lire un extrait du *Petit Prince*, de Saint-Exupéry. Vincent était assis au dernier rang, entre deux CM2. Il était habillé comme les autres garçons et portait un bonnet. De loin, on pouvait presque le confondre avec un enfant. La maîtresse, qui était au tableau, demanda aux élèves de faire silence.



— Tout le monde est là, dit le vétérinaire. Vous pouvez compter.

Bouche-Cousue mit ses lunettes et pointa du doigt les élèves, l'un après l'autre, en chuchotant.

— ... 28, 29 et 30.

— Et 30 ! répéta le vétérinaire en poussant doucement l'inspectrice vers la porte.

JEUDI

Le jour où Vincent devint une star.

L'histoire du mouton fit d'abord le tour de l'île, ce qui n'avait pas pris longtemps. Tout le monde ici avait un enfant, un neveu ou un cousin inscrit à l'école. Mais très vite, les gens de la Terre Ferme entendirent parler de Vincent et des journalistes se rendirent sur l'île aux Moutons.

La maîtresse passa à la télé.

— L'inspectrice, dit-elle, a compté nos élèves comme des moutons. Et maintenant, elle refuse d'inscrire Vincent à l'école ? Si nous fermons la classe, les enfants de l'île seront obligés de partir en pension, sur la Terre Ferme, loin de leurs familles et de leurs copains.

Vincent eut sa photo dans le journal. Toutes les chaînes de télé et de radio parlèrent de lui et tout le pays se mit à tweeter #Mêêê. En moins de temps qu'il n'en faut pour tondre un

mouton, il était devenu une star. Un peuple à poils. Interrogé par une station de radio, le vétérinaire invita le ministre de l'Éducation à venir, en personne, se rendre compte de la situation.

— Ainsi, dit-il, le ministre pourra vérifier que nous avons trente élèves.

Ce soir-là, le ministre réunit ses conseillers. Dans un coin du bureau, un écran de télévision montrait Vincent, occupé à brouter l'herbe devant l'école. La table était couverte de journaux. Tous parlaient de l'incroyable histoire du mouton, et tous posaient la même question :

QUE VA DÉCIDER LE MINISTRE ?

— Ces gens sont dingues, dit le ministre.

— Ils sont peut-être fous, monsieur le ministre, mais ils sont populaires. Tout le monde les aime, ils sont en une de tous les journaux, dit un conseiller.

— Un mouton à l'école, pourquoi pas un homard ! s'exclama le ministre.

— Vous pourriez tout simplement autoriser l'école à continuer avec vingt-neuf élèves, proposa un autre conseiller.

— Pas question ! La loi dit trente, répondit le ministre.
Et c'est ma loi.

— Le maire de l'île vous a personnellement invité, allez-vous lui rendre visite ? demanda mademoiselle Malbert.

— Non seulement je vais y aller, dit le ministre, mais je vais lui chauffer les oreilles à ce maire. Il va comprendre qui c'est le patron !

Puis il ajouta :

— Qu'est-ce qu'il fait froid dans ce ministère. On gèle. Vous n'avez pas froid, vous ?



VENDREDI

Le jour où le ministre arriva sur l'île aux Moutons.

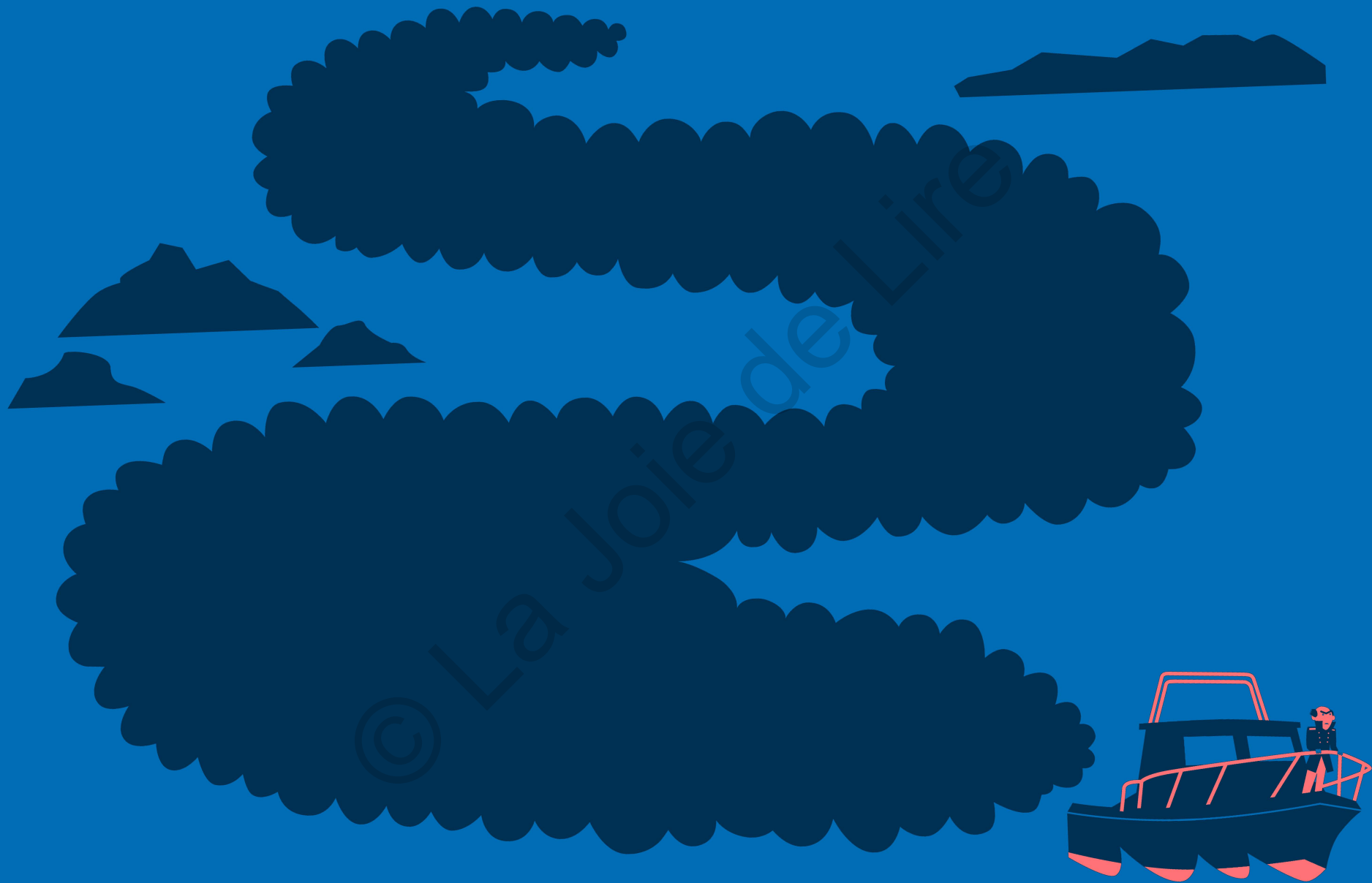
Le ferry-boat qui transportait le ministre approchait l'île, sous un ciel de plus en plus sombre. De gros nuages suivaient l'embarcation. Le vent s'était levé. La mer semblait plus agitée que la veille, les vagues plus grosses et moins bleues.

Sur le port, le vétérinaire attendait le ministre, accompagné d'une poignée d'habitants. Jeanne tenait la laisse du fidèle Jean-Pierre. C'était la première fois qu'un ministre venait sur l'île, le vétérinaire avait donc revêtu l'écharpe bleu-blanc-rouge qu'il portait d'habitude pour les mariages.

— Elle est à l'envers, lui dit le ministre en posant le pied sur le quai.

Et comme le vétérinaire ne comprit pas de quoi parlait le ministre, celui-ci répéta d'un ton sec :





— Votre écharpe, elle est à l'envers. Pour les maires, le bleu est toujours en haut, c'est la loi. Le rouge en haut, c'est les députés.

Un peu gêné, le vétérinaire rabattit les pans de son manteau pour cacher ce bandeau tricolore, dont il ignorait qu'il avait un sens officiel.

— Monsieur le ministre, dit-il, c'est un honneur de vous recevoir sur l'île aux Moutons. Notre île n'est pas grande mais elle est célèbre dans tout le pays pour la qualité de sa laine. Aussi, suis-je heureux de vous offrir ce pull-over, de la part de tous les écoliers de Moutonville.

Il donna un petit coup de coude à Jeanne, qui s'approcha et tendit au ministre un paquet cadeau.

Le ministre saisit le paquet et, sans même regarder ce qu'il contenait, le tendit au conseiller qui l'accompagnait. « Et merci, c'est pour les cochons ? » voulut dire la petite fille. Mais elle ne dit rien car le ministre avait l'air très sévère. Alors, quand le groupe avança vers l'école, Jeanne, qui était restée en arrière, ne put s'empêcher de lui tirer la langue. Le ministre s'arrêta brusquement, se tourna et pointa du doigt la fillette. Jeanne devint aussi rouge que le toit du phare de Moutonville.

— Qui est cette enfant ? demanda-t-il.

— Jeanne, répondit le vétérinaire, ma fille. Elle tenait à vous souhaiter la bienvenue au nom de tous les élèves de l'île aux Moutons, et à vous offrir ce... cadeau. Il faudra que vous l'essayiez d'ailleurs, au cas où la taille ne conviendrait pas.

— Fille du maire ou pas, un vendredi elle devrait être à l'école, dit le ministre avant de se remettre à marcher.

Les nuages avaient maintenant recouvert l'île et un vent glacial s'était levé. Jeanne avait retrouvé sa place au deuxième rang de la classe dont les fenêtres étaient fermées, ce qui était rare en cette fin d'été. Vincent, lui, s'était endormi devant un livre de géographie. Autour du bureau de mademoiselle Badaoet, sous une grande carte du monde, le ministre parlait avec la maîtresse et le vétérinaire.

— Cette situation est absurde, dit le ministre.

— Absurde, répéta le vétérinaire.

— Absurde, c'est le mot, ajouta la maîtresse. L'année scolaire a déjà commencé. Nous ne pouvons pas envoyer les enfants dans une autre école du jour au lendemain. Leur vie est ici, monsieur le ministre, pas sur la Terre Ferme.

— Bien entendu, dit le ministre.

— Vous voulez dire, demanda la vétérinaire, que l'école peut continuer ?

— Un trimestre, répondit le ministre. Vous avez un trimestre. Après, on ferme !

Il avait été convenu que le ministre et son conseiller resteraient déjeuner avec le vétérinaire et les anciens de l'île. Comme il était encore tôt, le vétérinaire proposa à son invité un tour de l'île à bord du pick-up.

— C'est la seule voiture de l'île, dit le vétérinaire. Vous voyez, nous n'avons pas grand-chose : un ferry-boat, une voiture, une école. Enfin, pour l'instant.

Alors qu'ils roulaient sur les petites routes de terre, au milieu des moutons, la pluie se mit à tomber. « Il ne manquait plus que la pluie », pensa le vétérinaire.

En route, le vétérinaire aperçut un chien qui sautillait sur trois pattes, au bord de la route. Il arrêta la voiture et descendit. Le ministre, resté assis sur le siège passager, le regarda se mettre à genoux près de l'animal blessé. Le pauvre chien tremblait sous la pluie. Le vétérinaire alla fouiller

dans la benne du pick-up et trouva une grande couverture, dans laquelle il enveloppa l'animal. Finalement, il revint vers l'auto, ouvrit la portière et posa le chien sur les genoux du ministre, qui prit un air dégoûté.

— On ne va tout de même pas ramasser tous les chiens errants !

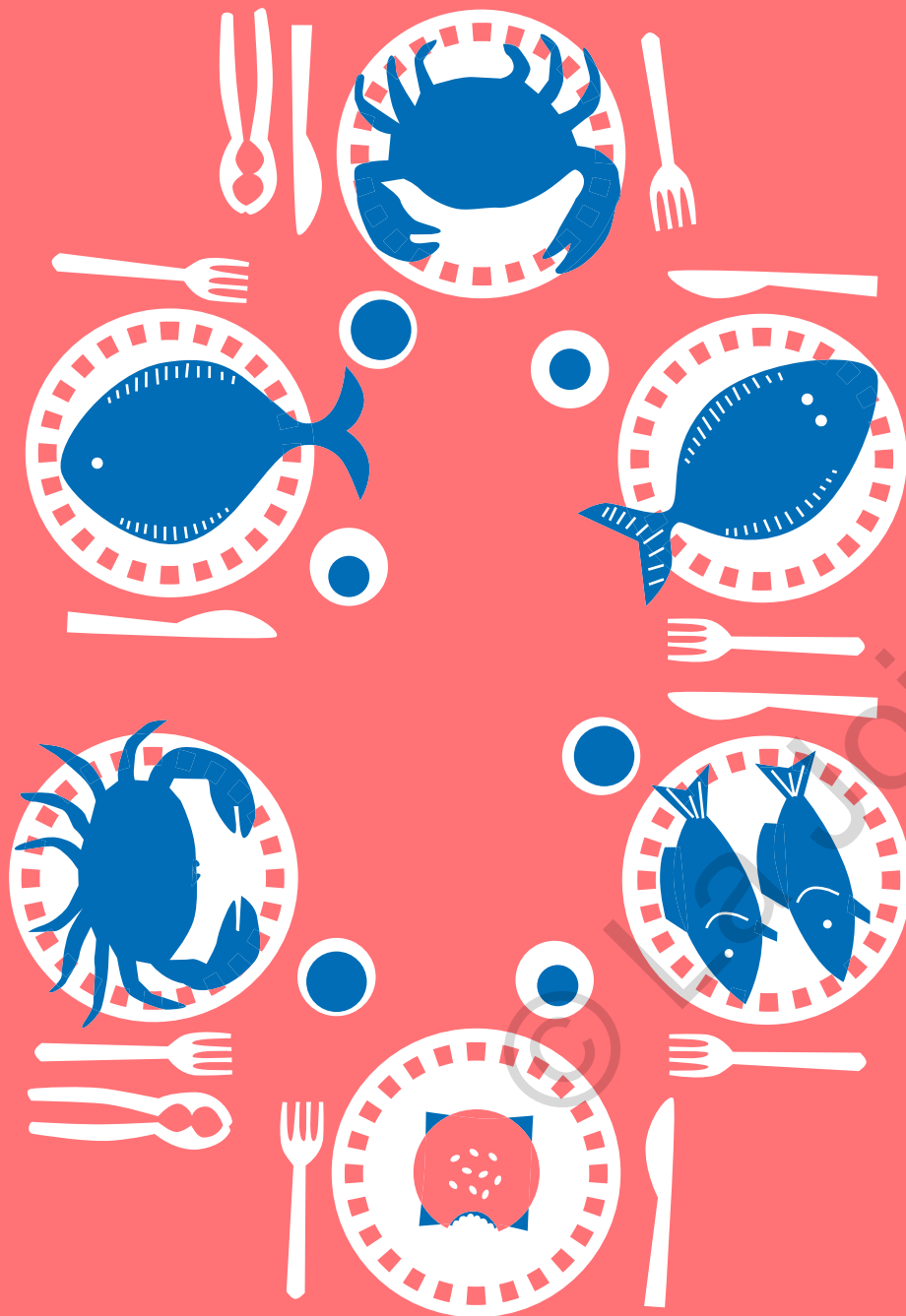
— Ce n'est pas un chien errant, répondit le vétérinaire, c'est Brutus, le chien du boulanger. Il est blessé. Je vais le ramener pour le soigner.

Le ministre ne dit rien et les deux hommes roulèrent en direction du village. Dans la cabine, on n'entendait que le bruit des essuie-glaces et les gémissements du chien, qui léchait sa patte blessée.

Une heure plus tard, tous les invités étaient réunis autour du ministre, dans la salle à manger du vétérinaire. Jeanne les regardait depuis la cuisine, où elle aidait sa grand-mère à préparer le déjeuner. Des casseroles fumaient sur la cuisinière, un saumon rôtissait dans le four et, sur la table, de grands plateaux débordaient de crabes, de coquillages et de crevettes.

— J'espère que vous aimez les fruits de mer, dit le vétérinaire. Tout ce que vous allez manger a été pêché ici.

— J'adore les fruits de mer, répondit poliment le ministre...



« C'est déjà ça », pensa le vétérinaire.

— ... mais j'y suis allergique, ajouta le ministre.

— C'est bien dommage, dit la grand-mère de Jeanne, qui suivait la conversation depuis la cuisine. Mais ne vous inquiétez pas. Le congélateur est plein, vous ne partirez pas le ventre vide.

Et c'est ainsi qu'alors que tous les invités se régalaient de poissons et de crustacés, le ministre dut se contenter d'un *Spoof Burger* jambon-fromage, le plat préféré de Jeanne.

Pendant le repas, chacun à tour de rôle essaya de convaincre le ministre de changer d'avis. Un pêcheur expliqua qu'il était souvent absent et que s'il envoyait son fils en pension, sa femme se retrouverait seule. Le boulanger dit que si ses enfants devaient quitter l'île, il partirait avec eux et serait obligé de fermer la boulangerie. Le plus vieil habitant de Moutonville rappela que l'école avait toujours eu de très bons résultats et que, sans ses enfants, l'île serait bien triste. Mais le ministre donna à chacun la même réponse :
— La loi est la même pour tout le monde.

Finalement, plus personne n'osa parler de l'école et l'on changea de sujet.

La bataille était perdue.

Le ministre et son conseiller avaient prévu de rentrer par le bateau de quatre heures. Mais à l'heure dite, le bateau n'était pas au port. Le pilote fit savoir qu'une mer trop agitée l'avait obligé à faire demi-tour. Il n'était même pas certain de revenir le lendemain, une violente tempête étant annoncée.

— Et moi, je deviens quoi ? demanda le ministre au vétérinaire, qui l'avait conduit sur le port.

— Je crois, répondit le vétérinaire, que vous allez devoir passer la nuit sur l'île. Avec cette tempête, faire atterrir un hélicoptère serait trop risqué.

— Mais il y a d'autres bateaux sur l'île. Quelqu'un pourrait nous emmener. Après tout, nous ne sommes pas des poules mouillées ! s'emporta le conseiller.

Bien sûr qu'il y avait d'autres bateaux, comme la barque rouge du boulanger, amarrée au quai. Elle avait un bon moteur et aurait certainement permis d'atteindre la côte. Mais personne n'avait envie de passer deux heures en mer avec le ministre, encore moins sous la pluie.

Dépités, le ministre et son conseiller suivirent le vétérinaire sur le chemin de l'école. Il y avait à l'étage un petit

appartement réservé aux professeurs mais la maîtresse ne l'avait jamais occupé. Comme il n'y avait pas d'hôtel sur l'île, le vétérinaire proposa aux visiteurs de s'y installer.

C'était un logement modeste. On y accédait par un escalier, depuis la salle de classe. Une première pièce servait à la fois de cuisine et de séjour. Une petite porte ouvrait sur une chambre, dans un coin de laquelle une salle de bain avait été aménagée.

— Les cabinets sont en bas, dans l'école, dit le vétérinaire. Je passerai vous prendre à sept heures ce soir, vous dînez à la maison.

Le vétérinaire prit congé, laissant le ministre et le conseiller seuls dans la petite chambre.

— Quel lit voulez-vous prendre, monsieur le ministre ? demanda le conseiller en désignant les lits jumeaux, que séparait une petite table de chevet.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? répondit le ministre.

— Bon, je dormirai dans le lit côté salle de bain, vous aurez celui près de la fenêtre. En attendant, je vais faire un tour sur le port. J'ai vu qu'un magasin vendait ces pulls de pêcheurs dont le maire a parlé dans son discours. On

dit qu'ils sont fantastiques. En même temps, avec tous les moutons qu'il y a ici, ce n'est pas étonnant qu'ils aient de la bonne laine ! Je vous ramène quelque chose ?

Perdu dans ses pensées, le ministre ne répondit rien. Par la fenêtre, il regarda le conseiller s'éloigner sous la pluie, qui n'avait pas cessé de tomber. La route de l'école tortillait vers le port, à travers des champs peuplés de moutons. Plus loin, sur l'horizon, la mer avait pris une couleur gris-vert.

Finalement, le ministre sortit un dossier de son cartable en cuir et s'allongea sur le lit. C'était un dossier passionnant, plein de chiffres, de pourcentages et de mots savants, comme « redistribution » et « territorialité ». bercé par le bruit du vent et des vagues, que l'on entendait au loin, le ministre finit par s'endormir. Il fut brutalement réveillé par le son d'une cloche, immédiatement suivi par des cris d'enfants. Il revint près de la fenêtre et comprit que la classe était terminée. Des écoliers couraient en direction de leurs parents, qui attendaient de l'autre côté de la barrière ; d'autres grimpaient sur leurs vélos. Tous avaient l'air joyeux, comme s'il ne pleuvait pas. Comme si l'école n'allait jamais fermer. Le ministre haussa les épaules et tira les rideaux.

— Ils sont formidables, ces pulls ! dit le conseiller en rentrant de sa promenade sur le port. J'en ai acheté pour moi et mes enfants. J'ai aussi pris un bonnet.

— Vous allez vraiment porter ça ? s'étonna le ministre en le voyant entrer dans la chambre vêtu d'un gros pull rouge et d'un bonnet de la même couleur.

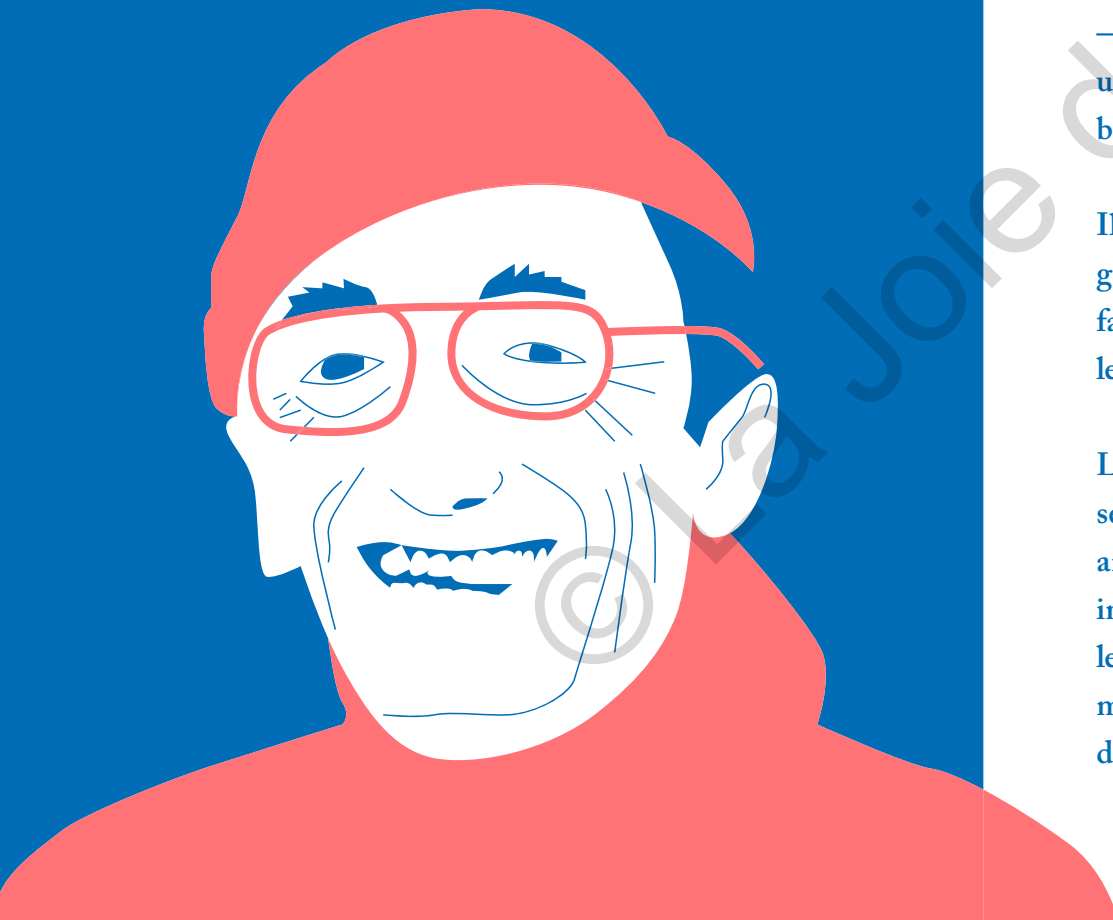
— Absolument. Avec le temps qu'il fait, croyez-moi, on les supporte.

Le téléphone du conseiller se mit à vibrer. Le vétérinaire était en bas et attendait ses invités à l'abri de la pluie, dans son pick-up. Jeanne était là aussi, emmitouffée dans un anorak à capuche. La petite fille avait suivi son père, au guidon de son vélo.

Le ministre enfila son manteau et suivit le conseiller dans l'escalier qui menait à la salle de classe. Lorsqu'ils ouvrirent la porte, le vent s'engouffra et fit s'envoler des dessins que la maîtresse avait posés sur son bureau.

— Ils ne tomberont pas plus bas, dit le ministre en se grattant la nuque.

Il rejoignit très vite son conseiller, qui était sorti le premier et discutait avec Jeanne.



— T'en as un beau vélo, dit le conseiller.

— Je l'ai eu pour mon anniversaire, répondit Jeanne.

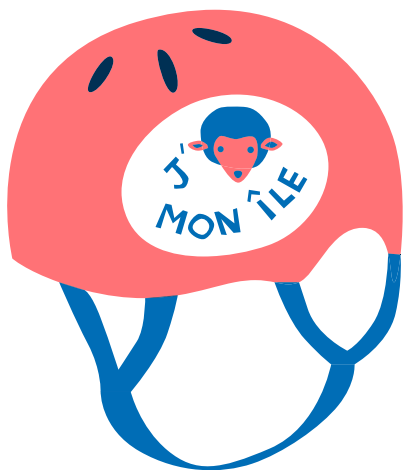
— Tu n'as pas peur de glisser, sous la pluie ?

— Ben non, c'est un tout-terrain, ça passe partout et puis, tu vois, j'ai un casque, dit Jeanne en baissant sa capuche. Sur son casque de cycliste, un autocollant disait « J'♥ mon île », avec un mouton à la place du cœur.

— En route Jeanne, on te suit ! dit le vétérinaire à sa fille, une fois que le ministre et son conseiller furent montés à bord du pick-up.

Il faisait chaud chez le vétérinaire, et ça sentait bon. Une grosse bûche brûlait dans la cheminée. Il était rare que l'on fasse du feu en cette saison mais il était encore plus rare que le vent souffle aussi fort et que la pluie tombe aussi froide.

Les adultes regardaient les informations à la télé. Jeanne se dit qu'elle aurait préféré regarder *Gumball*, son dessin animé préféré, mais le ministre et le conseiller étaient invités et c'était à eux de choisir le programme. Lorsque le présentateur parla d'un « ministre dans la tempête », le ministre se cala dans le canapé, l'air grave. Jeanne, qui était déjà en pyjama, était assise juste à côté.



« Nous aurions dû recevoir le ministre de l'Éducation, pour évoquer la rentrée scolaire. Celui-ci est malheureusement retenu sur la désormais célèbre île aux Moutons, à cause d'une violente tempête » dit le journaliste dans la télé.

Le ministre grommela, en se grattant l'épaule. Les images le montraient sur le port, un peu plus tôt.

— C'est drôle que tu sois chez nous et dans la télé, dit Jeanne en glissant ses pieds glacés sous les grosses jambes du ministre, pour les réchauffer.

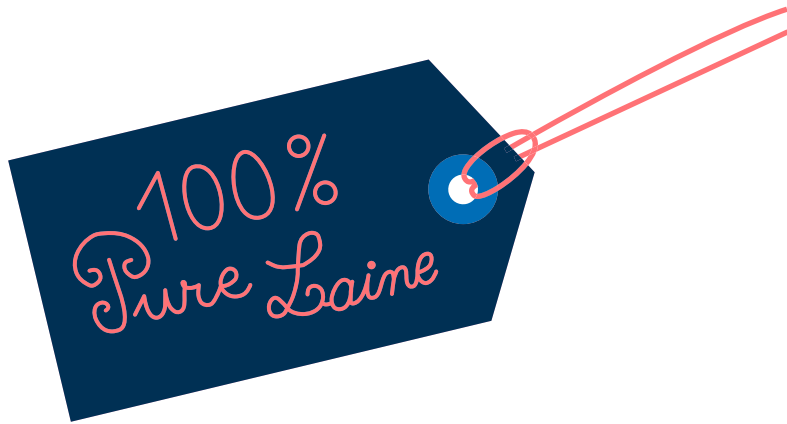
— Effectivement mademoiselle, c'est inattendu, répondit le ministre dans un soupir, sans quitter des yeux l'écran de télévision.

Les dix minutes qui suivirent furent un supplice pour les deux invités. À la télévision, des messieurs en costume disaient « ce ministre est une catastrophe », « un désastre », « un clown ».

Les adultes passèrent à table. Jeanne, qui avait déjà dîné, eut le droit de rester dans le salon et put enfin regarder *Gumball*, « mais pas trop fort ». La petite fille s'endormit rapidement et n'ouvrit même pas l'œil lorsque son père la porta jusqu'à son lit, avant de raccompagner les invités.



Parce que la chambre de l'école n'était pas chauffée, le ministre avait froid. Et parce qu'il avait froid, il n'arrivait pas à dormir. Il y avait un autre problème : le conseiller ronflait. Après avoir vainement essayé d'enfouir sa tête sous les draps, puis de coincer son crâne chauve entre deux oreillers, il se dit qu'une promenade l'aiderait peut-être à trouver le sommeil. Le vent semblait s'être calmé et la pluie ne tombait plus. « C'est maintenant ou jamais » se dit-il.



Alors qu'il se penchait pour attraper son manteau, le ministre aperçut un paquet posé sur une chaise. Le pull-over que lui avait remis Jeanne à son arrivée était toujours emballé dans son papier-cadeau. En faisant le moins de bruit possible, il défit le ruban, déchira l'emballage et déplia le tricot. Ses mains caressèrent doucement la laine.

— Ça alors, c'est extraordinaire, murmura-t-il.

Il n'avait jamais rien touché d'aussi doux. Il enfila le pull et, aussitôt, cessa d'avoir froid.

— C'est un miracle, souffla-t-il en jetant son vieux manteau sur le lit. Je n'ai plus froid du tout.

Le ministre descendit les marches, fit le tour de l'école et emprunta un petit chemin qui menait à la côte nord de l'île. Sa promenade l'emmena à travers les champs, déserts à cette heure. Les moutons avaient été rentrés et dormaient à l'abri, dans les fermes.

Le chemin glissait et les chaussures du ministre étaient couvertes de boue, mais cela lui était égal. Il n'avait pas froid et – pour la première fois depuis longtemps – il n'avait pas envie de se gratter. Le col de son nouveau pull lui réchauffait la nuque ; les manches étaient si douces qu'elles lui caressaient les avant-bras.

Arrivé au sommet d'une petite colline, le ministre aperçut l'océan. Il n'y avait plus de vent mais les vagues étaient impressionnantes. La mer formait des rouleaux argentés qui venaient s'écraser contre le rivage. Chaque vague faisait s'envoler les dizaines d'oiseaux qui cherchaient refuge sur des rochers battus par les embruns glacés. « Je n'aimerais pas être à leur place » pensa le ministre qui, pourtant, n'aimait pas particulièrement les oiseaux. Il resta un instant face à l'océan. Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité et il aperçut, au large, la lumière d'un phare, dont le faisceau tournait lentement dans le brouillard. Il se



demanda quel danger ce phare pouvait bien signaler mais ne trouva pas de réponse. Il bâilla et se dit qu'il était temps de rentrer se coucher.

Lorsque le ministre rebroussa chemin, un mouton lui barrait la route. Il reconnut Vincent, le trentième élève.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ? Tu m'as suivi ? demanda le ministre au mouton qui le regardait en silence. Allez viens, on rentre. La pluie va revenir, il pleut sans arrêt sur cette maudite île.

À peine avait-il parlé que des gouttes se mirent à tomber. Il pressa le pas. Vincent le suivait en trottant. Au loin, Moutonville paraissait endormie. L'école était un peu à l'écart. Par dessus les toits des maisons, on apercevait la mer, plus calme de ce côté de l'île. La pluie tombait de plus en plus fort et le ministre décida d'accélérer le pas. Soudain, un flash éclaira le ciel, la mer et toute la prairie. Spontanément, le ministre se mit à compter... un... deux... trois... quatre... et l'on entendit un bruit d'explosion. La foudre avait frappé ! L'orage était encore loin mais la pluie déjà violente. Le ministre aperçut une petite cabane, construite à quelques pas seulement du chemin. Il courut s'y abriter, toujours suivi par Vincent.

L'abri était rudimentaire : un mur, un toit de tôle soutenu par deux piquets rouillés et rien d'autre. Une pelle, un vieux râteau étaient posés contre la paroi. Le ministre s'assit sur une botte de foin. Vincent, dont les sabots s'enfonçaient dans la boue profonde, réussit non sans mal à se mettre au sec sur une vieille planche qui traînait par terre. Un nouvel éclair traversa le ciel. Cette fois le ministre n'eut pas le temps de compter ; un fracas le fit sursauter. Mort de peur, Vincent vint se blottir contre le ministre, les pattes tremblantes et le cœur battant.

La pluie frappait la ferraille du toit comme la peau d'un tambour. Le vent sifflait et faisait vibrer le cabanon, bien fragile face à la tempête. Un nouvel éclair, encore plus fort, vint frapper la prairie. L'onde de choc projeta dans les airs le ministre et Vincent, qui atterrirent au sommet d'un tas de paille. Instinctivement, le ministre serra Vincent et enfouit sa tête dans la laine tiède du mouton. Tous deux restèrent un instant immobiles.

D'habitude, le ministre n'aimait pas les animaux. Il les trouvait sales et avait toujours un peu peur d'être mordu. Pourtant cette nuit-là, il ne bougea pas. L'animal était chaud et doux.

L'orage s'était calmé. La pluie d'éclairs avait traversé l'île et frappait maintenant la Terre Ferme, de l'autre côté de la mer. En levant le nez, le ministre remarqua qu'une grosse ampoule pendait au plafond de l'abri. Il suivit du regard le chemin du fil électrique et trouva l'interrupteur, qui était à portée de sa main. Il appuya sur le bouton et l'ampoule s'alluma. Vincent et le ministre se mirent à cligner des yeux.

— Je n'aurais jamais cru qu'une vieille ampoule éclairerait autant, dit-il en se tournant vers le mouton, qui n'avait pas bougé. Étonnant, pas vrai ?

Le ministre eut alors un sursaut. Son bras avait disparu ! C'était comme si sa main s'était détachée de son corps et bougeait toute seule, posée sur le dos du mouton.

— Cela n'a pas de sens ! Je deviens fou, dit le ministre tout haut.

Le ministre n'était pas fou et comprit très vite que son bras n'avait pas disparu. Il se confondait simplement avec la fourrure de Vincent. Ainsi, la laine de ce pull si doux et si chaud, ce pull qui lui allait si bien, était celle de Vincent.



Rassuré, le ministre s'amusa à faire courir sa main sur le dos du mouton. Ses doigts marchaient sur la laine comme les pattes d'une grosse araignée. Si quelqu'un avait observé la scène, peut-être aurait-il remarqué que le ministre souriait, ce qui ne lui était plus arrivé depuis qu'il avait été reçu premier au concours prestigieux de l'École Nationale d'Administration.

Le mouton leva la tête et son regard croisa celui du ministre. Ce dernier ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais se dit aussitôt que remercier un mouton pour sa laine n'avait aucun sens.

SAMEDI

Le jour où l'on décida de manger Vincent.

Le lendemain matin, le soleil brillait à nouveau sur l'île aux Moutons. Le vent, cependant, continuait à souffler fort et poussait les rares nuages, qui traversaient le ciel comme des fusées.

Il était presque dix heures lorsque le ministre et son conseiller quittèrent l'école pour aller petit-déjeuner au café du village. Il n'y avait pas classe le samedi, le jardin de l'école était presque désert. Seul Vincent était là qui prenait un bain de soleil, allongé sur le flanc. Le ministre l'aperçut, s'approcha et caressa le crâne de l'animal.

— Alors pépère, bien dormi ?

— Tiens ? Vous aimez les bêtes, maintenant ? demanda le conseiller au ministre, qui sursauta.

— Non, répondit le ministre. Évidemment non.

— Pourtant, vous venez de caresser ce mouton.

— Mais non.

— Mais si, je vous assure. D'ailleurs vous avez raison, il a une très jolie couleur.

— Ah, vous trouvez ? dit le ministre. C'est la couleur du pull que ces gens m'ont offert.

— Mais oui s'exclama le conseiller en pointant du doigt le pull avec lequel le ministre avait dormi et qu'il portait encore. C'est exactement la même couleur. Maintenant que vous le dites... Je n'avais pas remarqué.

— Évidemment, vous ne remarquez jamais rien. Maintenant, hâtez le pas, j'ai faim.

— Hé, meussieur et meussieur !

À peine les deux hommes avaient-ils repris leur chemin qu'ils entendirent une petite voix les appeler. Jeanne descendait l'échelle de la petite cabane perchée dans le pommier du jardin de l'école.

— Allons bon, souffla le ministre au conseiller, il ne manquait plus qu'elle. Qu'est-ce qu'elle nous veut encore cette petite folle ?

— Mon père vous fait dire que si vous voulez manger chez nous ce soir, vous pouvez. Y aura du poulet.

— Très bien, dit le ministre sur ce ton sec dont il avait le secret. Nous serons chez toi à dix-neuf heures trente. Mais quand on est une petite fille bien élevée, on dit dîner pas manger.

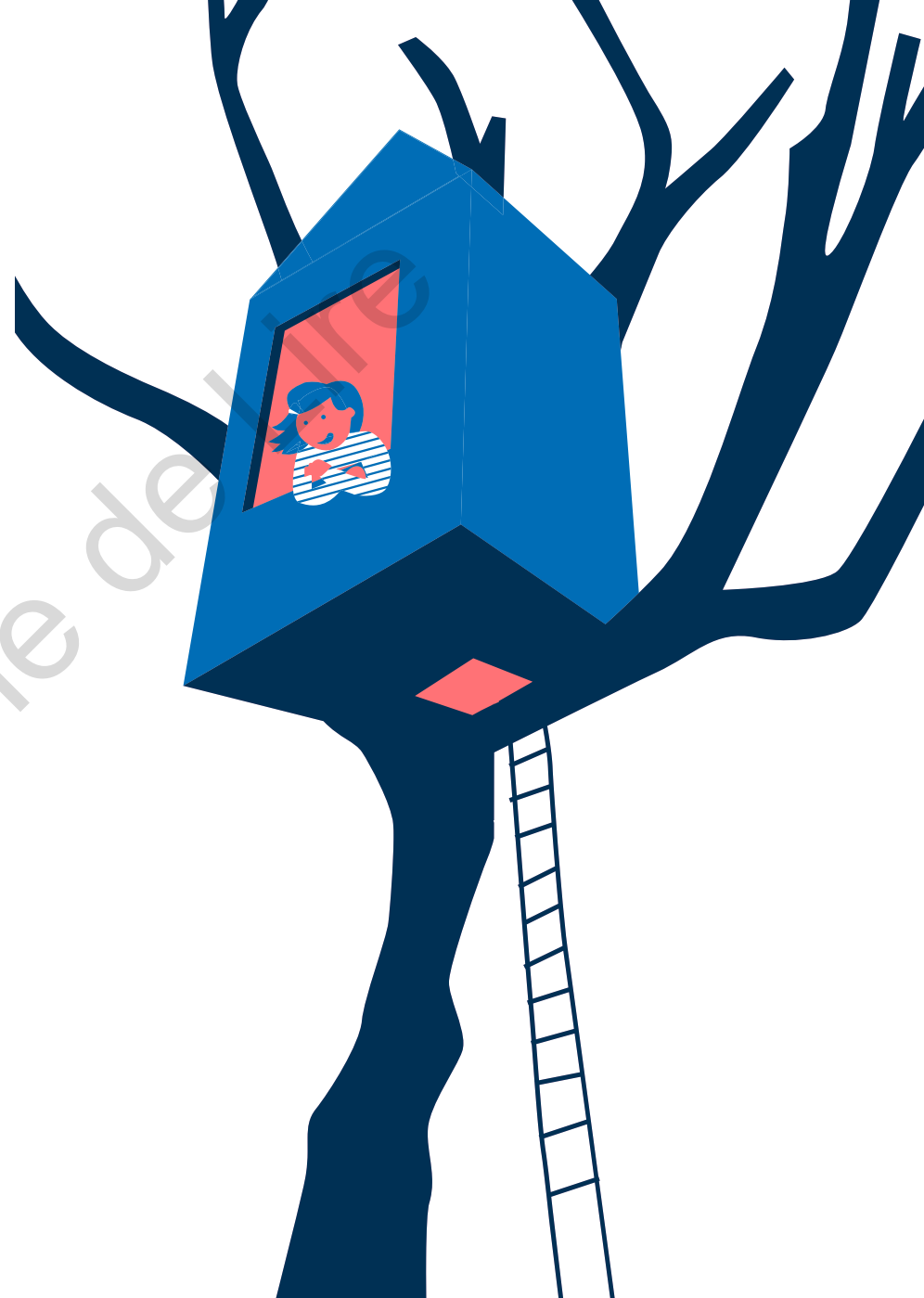
— Et l'école ? demanda Jeanne au ministre.

— Quoi l'école ?

— Elle va continuer ?

Le ministre ne répondit rien. Il haussa seulement les épaules et se remit à marcher, suivi par son conseiller.

On ne se méfie jamais assez des petites filles, surtout celles qui grimpent aux arbres. Du haut de son perchoir, Jeanne avait vu le ministre caresser la tête de Vincent. Et même lui parler comme on parle à un ami. Cela lui donna l'idée d'une méchante blague. D'habitude Jeanne n'aimait pas faire de la peine aux gens mais le ministre, c'était différent. « Ce soir, pensa-t-elle, on va bien rigoler » puis, pour la forme, elle tira la langue au ministre. Mais cette fois, il ne se retourna pas.



Le soir, comme convenu, le ministre et le conseiller se rendirent chez Jeanne. Ils attaquaient le plat de résistance lorsque le téléphone sonna.

— Je vous prie de m'excuser, c'est peut-être une urgence, dit le vétérinaire en se levant. Le ministre, qui avait le nez plongé dans son assiette ne vit pas le clin d'œil que fit le vétérinaire à sa fille, pas plus qu'il n'aperçut la réponse de Jeanne qui leva discrètement le pouce.

— Allô ? Vraiment ? C'est embêtant... oui... bien sûr... non, la sécurité d'abord... Très bien, rappelons-nous demain. C'est cela, à demain.

Lorsqu'il raccrocha, le vétérinaire fit à ses invités un résumé de la situation.

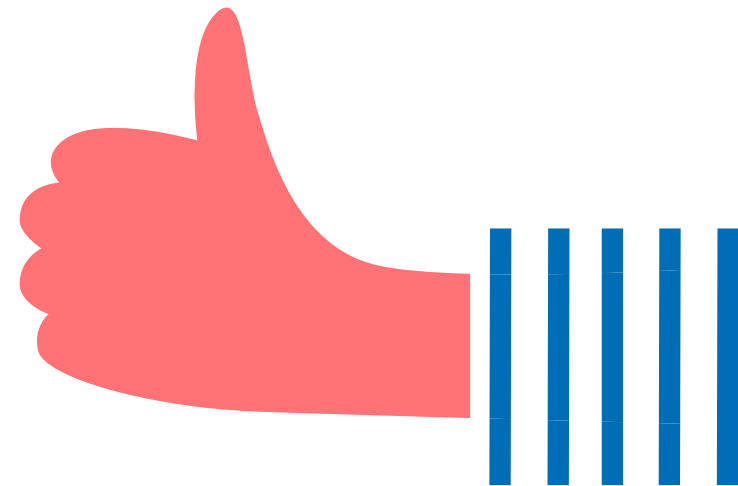
— C'était le capitaine du ferry-boat, qui appelait depuis la Terre Ferme. Un bateau de pêche s'est décroché et le vent l'a poussé vers le ferry-boat, qui était amarré au quai. La coque a pris un méchant coup. Le ferry sera sorti de l'eau demain matin pour vérifier les dégâts. Dans le meilleur des cas, la prochaine traversée aura lieu lundi. Si la météo le permet.

— Seulement lundi ? En quelque sorte nous sommes prisonniers, dit le ministre.

— Rassurez-vous, dit le vétérinaire, nos prisonniers sont bien traités. Et puisque vous serez là dimanche, vous partagerez notre gigot. Si vous n'aimez pas le poisson, je suis sûr que vous appréciez la viande de mouton. Et personne ne prépare mieux le mouton que ma mère, la grand-mère de Jeanne.

— Nous acceptons avec plaisir, monsieur le maire, dit le conseiller avec gourmandise. N'est-ce pas, monsieur le ministre ?

— Nous n'avons d'autre choix que d'accepter, répondit le ministre. Et pour répondre à votre question, oui j'aime le gigot. À condition qu'il soit préparé sans ail... je ne digère pas l'ail.



— Non ! cria Jeanne, qui avait suivi la conversation. Je ne veux pas qu'on mange Vincent. C'est mon mouton, mon copain... il vous a rien fait et vous voulez le tuer pour le manger. Vous êtes tous

MÉCHANTS
MÉCHANTS
MÉCHANTS

Brusquement, elle renversa sa chaise, quitta la table et, d'un bon, se jeta sur le canapé du salon. Elle enfouit sa tête dans un coussin qui étouffa ses sanglots.

Le vétérinaire vint s'asseoir à côté de sa fille. À travers la baie vitrée, il aperçut Vincent, dont la silhouette se détachait dans la pénombre. Il soupira longuement et dit :

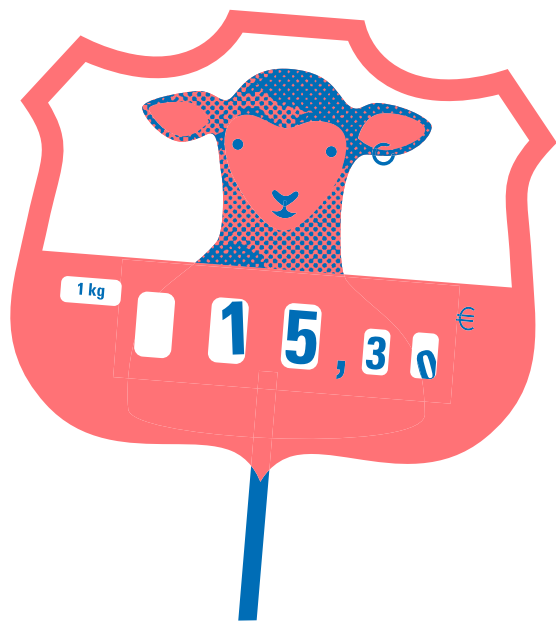
— C'est vrai, pourquoi te mentir ? Vincent est un vieux mouton, il est gras et plus personne ne veut de sa laine.

Puis, se tournant vers le ministre :

— Ce pull que nous vous avons offert, personne n'en voulait. Cette couleur est démodée. Peut-être que si Vincent avait été pris à l'école, on l'aurait encore tondu deux ou trois ans, tricoté quelques paires de moufles pour les enfants... Mais vous avez sans doute raison, cette idée d'inscrire un mouton à l'école était ridicule. Tout ça, c'est ma faute. Je vous demande pardon, monsieur le ministre. Je vous ai fait perdre votre temps.

Comme le ministre ne disait rien, le conseiller lui fit un signe, pour l'inviter à répondre aux excuses du vétérinaire.

— Allons, allons, monsieur le maire, répondit le ministre en se forçant à sourire, ne soyez pas si dur avec vous-même. Vous avez essayé de sauver votre école, c'est tout à votre honneur. Je dirais même que c'est républicain, oui, républicain. Et ce... cet animal dont je porte aujourd'hui les couleurs, poursuit-il en passant sa main droite sur son ventre, ne mérite certainement pas d'être sacrifié.



— Ce n'est pas un sacrifice, répondit le vétérinaire en se levant. Bien au contraire, c'est la meilleure chose qui puisse arriver à un mouton. Lorsque vous aurez goûté au gigot de ma mère, vous comprendrez ! dit-il en ouvrant la baie vitrée qui donnait sur le jardin.

Jeanne leva la tête et vit son père s'éloigner vers le pommier en dessous duquel Vincent s'était installé.

Le ministre et son conseiller restèrent sans voix, figés comme des statues au milieu du salon. En voyant leurs têtes, Jeanne avait envie de rire mais elle replongea la tête dans son coussin et fit semblant de sangloter.

Rompant le silence, le conseiller prit la parole :

— La nuit va tomber, il est temps pour nous de prendre congé. Il ne pleut pas, nous allons en profiter pour rentrer à pied, par la côte. Mademoiselle, ce dîner était encore une fois exquis et je me réjouis de goûter au gigot de votre grand-mère. Bonne nuit à toutes les deux, remerciez monsieur le maire si nous ne le croisons pas.

Les deux hommes s'éloignèrent et regagnèrent l'appartement de l'école sans rencontrer personne.

DIMANCHE

Le jour où Vincent sauva l'école de Moutonville.

Comme tous les dimanches matin, Jeanne s'était levée de bonne heure, pour regarder *Prout l'Écureuil*. Le week-end, son père faisait la grasse matinée mais, en l'attendant, elle avait le droit de regarder les émissions pour enfants.

Alors que, sur l'écran, Prout venait de découvrir une noisette géante, le téléphone du vétérinaire se mit à vibrer sur la table basse. « C'est sûrement pas important, se dit Jeanne. Et si c'est important ils laisseront un message. » Mais au moment où les publicités allaient commencer, quelqu'un frappa à la porte. D'abord doucement, puis très fort, si fort que Jeanne se recroquevilla sur le canapé et plaqua ses mains sur ses oreilles. Elle entendit quand même qu'à l'étage, son père ouvrait une fenêtre.

- Voilà, voilà, j'arrive, dit le vétérinaire. Que se passe-t-il ?
- C'est le ministre, dit un homme.
- C'est le bateau, dit un autre homme.
- Comment ça ? De quoi parlez-vous ?
- Le bateau, monsieur le maire, il a disparu !
- Quel bateau ?
- Celui du boulanger ! La barque rouge !
- Attendez-moi sur le port, je vous rejoins, dit le vétérinaire.

Jeanne entendit son père courir vers la salle de bain, revenir dans la chambre puis dévaler les escaliers. Il traversa le salon à la vitesse d'une étoile filante, attrapa ses affaires au vol sans prêter attention à Jeanne et sortit. La porte claqua, le moteur du pick-up hurla, ses roues patinèrent dans la boue et Jeanne entendit le véhicule s'éloigner. Finalement, elle enleva les mains de ses oreilles, et le silence revint.

La petite fille savait qu'elle n'avait pas le droit de s'éloigner de la maison sans autorisation. Pourtant une petite voix lui disait que sa place était sur le port, avec son père. Alors elle bondit du canapé, enfila ses bottes et, toujours en pyjama, courut chercher son vélo.

Le soleil, qui était encore bas, brillait sur la terre mouillée. Jeanne pédalait de toutes ses forces vers le village. Plusieurs fois, elle dut faire tinter sa sonnette pour éloigner les moutons qui traînaient sur le chemin. Ses pneus glissaient sur des plaques de boue mais Jeanne ne tomba pas, elle n'avait pas le temps de tomber.

Lorsqu'elle arriva sur le port, les hommes de l'île étaient déjà tous rassemblés sur le quai. Elle s'approcha du groupe et reconnut la voix de son père.

— Ce n'est pas parce que le bateau n'est plus là que le ministre est parti avec. Quelqu'un a très bien pu l'emprunter pour aller à la pêche, Maurice par exemple.

— Ben non, dit un autre homme.

— Pourquoi pas ?

— Ben, parce que je suis là.

— Et toi Albert ?

— Aussi.

— Jules ?

— Présent.

— Ah.

Le vétérinaire scruta l'horizon. Aucun bateau n'était visible sur l'horizon.



— Êtes-vous certains que le ministre et son conseiller ont quitté l'école ?

— Oui, dit l'un des hommes. J'ai frappé et, comme personne ne répondait, je suis monté voir. La porte était ouverte et la chambre était vide.

Quelqu'un, alors, proposa qu'on appelle le conseiller. Le vétérinaire, qui avait son numéro, sortit son téléphone. Après quelques tonalités, une voix se fit entendre :

— Bonjour, vous avez appelé le cabinet du ministre de l'Éducation. Veuillez laisser votre message après le bip.

— Messagerie, dit le vétérinaire en glissant le mobile dans sa poche.

Tous, alors, se dirent qu'il n'y avait plus rien à faire et décidèrent de remonter vers le village. Une fine pluie commençait à tomber.



Jeanne rejoignit son père. Il fut surpris de voir sa fille aussi loin de chez elle mais il ne la gronda pas. Il la prit sur ses épaules, et poussa son vélo.

— Papa, demanda Jeanne. Tu crois qu'il va revenir le ministre ?

— Non poupée, il ne reviendra pas.

— Ça veut dire qu'on a perdu ?

— Oui poupée, on a perdu.

Comme Jeanne ne dit rien, son père poursuivit seul la conversation.

— Mais ne t'inquiète pas, on va te trouver une bonne école. Elles sont encore mieux sur la Terre Ferme, bien plus grandes que sur l'île. Là-bas les enfants font du foot, ils vont à la piscine. Tu habiteras chez ta tante avec tes cousins et tu reviendras sur l'île pour les vacances.

Jeanne se laissa glisser des épaules de son papa.

— Ça m'est égal le foot et la piscine, dit-elle. Je ne veux pas partir. Jamais !

Elle sentait que des larmes allaient couler sur ses joues mais elle ne voulait pas pleurer en public, alors elle se mit à courir aussi vite que ses bottes le lui permettaient.

Elle passa devant Vincent, qui broutait l'herbe de l'école. Dès qu'il vit la fillette, il vint à sa rencontre.

— Laisse-moi ! dit-elle en repoussant l'animal. J'ai pas envie de jouer.

Jeanne poussa la porte de l'école. C'était la première fois qu'elle se trouvait toute seule dans la classe. La pièce était vide. Elle aurait pu s'asseoir n'importe où mais, sans



vraiment réfléchir, elle s'installa à sa place habituelle, au deuxième rang. Elle décida qu'elle ne voulait voir personne et qu'elle ne quitterait plus jamais cette école. Même si les grandes personnes décidaient de la détruire, elle resterait là et ça serait tant pis pour eux. Pour s'occuper, elle gratta une tache de boue, qui avait séché sur la manche de son pyjama.

Vincent avait suivi Jeanne. Elle ne le voyait pas mais entendait ses sabots claquer sur le sol, quelque part derrière le bureau de la maîtresse. Finalement le bruit s'approcha

et elle aperçut la laine brune du mouton, qui se fauflait entre les chaises. L'animal s'approcha et fit glisser sa tête sur les genoux de Jeanne qui lui caressa le haut du crâne. Généralement, une caresse suffisait au bonheur de Vincent, mais, ce jour-là, il semblait très agité. Il donna à l'enfant plusieurs coups de museau. Ses « mêêê » se mirent à ressembler aux grognements d'un chien.

— Je sais, dit Jeanne, moi aussi je suis triste, on est tous tristes.

Mais Vincent ne l'écoutait pas. Il mordit un bout de pyjama et se mit à tirer dessus, comme s'il voulait en arracher l'étoffe. Il tirait si fort que Jeanne tomba de sa chaise. Jamais Vincent ne lui avait fait peur, jamais il ne lui avait fait le moindre mal. Pourtant il tirait et grognait toujours plus fort pour l'obliger à le suivre.

À reculons, l'animal tira Jeanne jusqu'au tableau. Quand enfin il lâcha prise, il se dressa sur ses pattes arrière et se mit à faire de drôles de petits sauts. Là, devant son museau, une flèche avait été dessinée à la craie. Elle pointait vers une feuille pliée en deux, qui tenait sur le tableau à l'aide d'un aimant. Jeanne la prit entre ses mains et déplia la feuille. C'était du très beau papier, avec un petit drapeau bleu-blanc-rouge imprimé dans un coin.



Ayant personnellement constaté que 30 élèves étaient inscrits, j'autorise l'école de Moutonville à poursuivre son enseignement, à la condition expresse que tous les élèves présents sur la liste ci-dessous suivent tous les cours, jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Justin

Elle lut ce qui était écrit.

La signature était illisible mais Jeanne comprit que la lettre avait été écrite par le ministre. Et si elle ne connaissait pas tous les mots, elle en connaissait assez pour comprendre que l'école était sauvée. Elle prit Vincent dans ses bras et sortit en courant. Le mouton pesait très lourd mais elle avait si hâte de partager la bonne nouvelle qu'il lui semblait léger comme une plume.

Sur le chemin qui menait à Moutonville, elle trébucha plusieurs fois, glissa sur plusieurs flaques de boue. Quand enfin, elle arriva devant le café, où tout le village était réuni, elle prit son élan et ouvrit la porte d'un grand coup de botte. Toutes les têtes se tournèrent vers la petite fille en pyjama qui tenait dans ses bras une lettre et un mouton.

Le vétérinaire prit la lettre des mains de sa fille et la lut à haute voix. Les habitants applaudirent. Quelqu'un sortit de sa poche une sorte de petite flûte et tous se mirent à chanter. Ils avaient l'air heureux et ils l'étaient. Vincent, lui, dit juste : « Méeêê ».



La Joie de Lire

Que sont-ils devenus ?

Les habitants de l'île ont repris leurs vies d'avant.

Le vétérinaire continue à soigner les animaux et passe deux après-midi par semaine à la mairie. La maîtresse s'occupe des enfants et partage ses week-ends entre son jardin et la Terre Ferme. Certains disent qu'elle a un amoureux mais personne ne l'a jamais vu.

Jeanne a pris deux centimètres. Elle aime toujours les plats surgelés et va toute seule à l'école, au guidon de son vélo. Elle a écrit une carte postale au ministre pour le remercier – parce que bon, quand même.

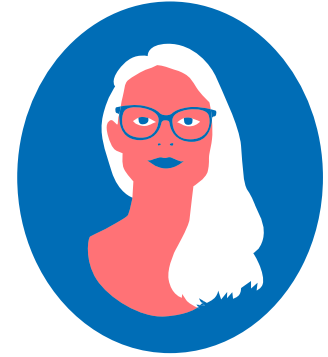
Le ministre est toujours ministre mais il a quitté son poste à l'Éducation nationale pour prendre la tête du ministère de l'Agriculture. Sur le mur de son bureau, il a punaisé la

carte postale que lui a envoyée Jeanne. Il a toujours froid et continue à se gratter, mais beaucoup moins.

Vincent n'a pas raté un seul jour d'école. C'est un élève modèle, sage et toujours à l'heure. En ce moment, il répète le spectacle de fin d'année. On lui a donné le rôle principal dans *La Chèvre de Monsieur Seguin*. « Mèêêê » c'est une autre histoire.



À propos de l'auteur et de l'illustratrice :



Thomas Gerbeaux est né à Paris dans une famille bretonne. Après des années passées à Paris, au Brésil et à Londres, où il vit, l'écriture lui a permis de retrouver les plages de son enfance. Tiré d'une histoire vraie, *L'incroyable histoire du mouton qui sauva une école* est son premier roman.

Pauline Kerleroux est née à Quimper en Bretagne, et a toujours dessiné. Après des études de graphisme à Paris, elle s'installe à Prague comme graphiste, puis à Londres comme directrice artistique. *L'incroyable histoire du mouton qui sauva une école* lui a permis de revenir à ses premières amours, l'illustration.

Thomas et Pauline sont amis d'enfance. Leurs souvenirs d'été aux abords de la véritable île aux Moutons, au large de la Bretagne, ont nourri cette histoire.



La Joie de Lire

Les Éditions La Joie de lire bénéficient d'un soutien structurel
de l'Office fédéral de la culture pour les années 2016-2020.

Les Éditions La Joie de lire bénéficient du soutien
de la République et canton de Genève.



Tous droits réservés pour tous pays
© Éditions La Joie de lire SA
5 chemin Neuf - CH - 1207 Genève
ISBN: 978-2-88908-432-6
Dépôt légal: juin 2018
Imprimé en Pologne

Mise en page : Pascale Rosier et Pauline Kerleroux